Voyage d'étude de la Commission de géographie rurale en Argentine

26 octobre – 11 novembre 2009

Notes de voyage (R. Chapuis, O. Deslondes)
Quelques paysages ruraux argentins (M. Sivignon)
La Pampa : entre impressions et représentations (J. Renard)
Les Indiens en Argentine (B. Prost)
Remarques sur l'évolution des transports (J.-P. Chardon)
Quelques notes sur les petits sanctuaires situés en bordure des routes (J.-R. Trochet)
De la pampa à la puna. Itinéraire de géographie physique à travers l'Argentine (M. Calvet)

La Commission de géographie rurale s'est rendue en Argentine du 27 octobre au 11 novembre 2009 à l'invitation de collègues des universités de La Plata, Rio Cuarto, San Juan et Tucuman. Le voyage, organisé et dirigé par Françoise Ardillier-Carras, a permis à la trentaine de participants d'avoir un aperçu substantiel de Buenos Aires, de la Pampa, des Andes et de leur piémont entre Mendoza et Salta à travers de nombreux points d'observations, des visites d'exploitations et d'entreprises, enfin les présentations des collègues argentins à chaque étape universitaire.

Le compte rendu qui suit rassemble plusieurs contributions distinctes. Les notes de voyages de Robert Chapuis et d'Olivier Deslondes serviront de fil directeur. Michel Sivignon s'intéresse plus précisément aux paysages ruraux argentins, Jean Renard aux systèmes de production agro-alimentaires de la Pampa. Brigitte Prost aborde la question des Indiens à partir d'éléments généraux puis d'observations de voyage. Jean-Pierre Chardon note les changements introduits par la révolution libérale dans le domaine des transports, cependant que Jean-Pierre Trochet observe en ethnologue les petits sanctuaires jalonnant les routes argentines.

Le compte rendu de l'itinéraire de géographie physique en Argentine – de la Pampa à la puna – rédigé par notre collègue géomorphologue Marc Calvet, mérite une place à part, tant par l'ampleur de ce travail que par sa contribution très appréciée à nos interrogations de ruralistes.

Notes de voyage

par Robert Chapuis et Olivier Deslondes

Mercredi 28 octobre. Buenos-Aires

Balade à pied depuis l'hôtel, par la rue Florida, jusqu'à la place historique du 8 de mayo, où se déroulent quelques manifestations ordinaires : des professeurs pas payés depuis sept mois ; des anciens des Malouines avec leurs banderoles. La place, tout aussi ordinaire par son aspect, est bordée d'un côté par le *cabildo* et sa petite église d'époque coloniale, devenus musée ; en face par la « maison rose », le palais présidentiel ; sur un troisième côté par la cathédrale de style néo-classique abritant le tombeau du Libertador, le Général San Martin qui a conquis l'indépendance en 1810 ; à un angle, par l'imposant bâtiment de la Banque nationale. Au centre se dressent un obélisque, la statue équestre du Libertador et une statue de la liberté coiffée d'un bonnet phrygien. Sous la place commence le quartier de San Telmo, qui a conservé ses maisons et son cachet du XIXème siècle.

Le déjeuner, dans une taverne de ce quartier, est perturbé par le vol du sac de notre collègue J.-P. Chardon.

Manifestation nationaliste (au sujet des Malouines) dans une rue du centre de Buenos Aires (OD)

L'après-midi, une promenade en car sous la conduite d'un collègue de l'université de La Plata nous emmène d'abord au vieux port de la Boca, à l'embouchure du rio Riachuelo, là où Mendoza créa en 1536 la première ville, abandonnée puis refondée dès 1580. Le cœur en est Caminito, une sorte de petit Montmartre, avec des peintres et, naturellement, des danseurs de tango sur les toiles des peintres, puisque c'est ici qu'est né le tango. C'est aussi l'un des hauts lieux du football. Mais l'activité portuaire n'est plus qu'un souvenir. Elle a également disparu du port Madero dont les docks, avec leurs bâtiments de brique rouge, ont été convertis par une vaste opération d'urbanisme en logements, bureaux, restaurants, cafés, commerces, etc. Sur la rive extérieure de cet ancien port, Buenos-Aires développe un nouveau quartier de tours souvent fort belles,

conquis sur le rio de la Plata. Le circuit s'achève par un aperçu des quartiers chics de Palermo et de la Recoleta.

Les aménagements du Puerto Madero (OD)

Après une attente inquiète et prolongée dans le hall de l'hôtel jusqu'au milieu de la nuit, nous quittons enfin Buenos Aires pour Rio Cuarto.

Jeudi 29 octobre : de Buenos-Aires à Rio Cuarto

Le départ retardé a eu au moins cet avantage de nous permettre d'apercevoir, dès le lever du jour le long de la Ruta n°8, la Pampa : immense plaine cultivée ponctuée de boqueteaux d'eucalyptus, d'éoliennes et de silos à grains. Les clôtures de fil de fer n'enclosent que des champs cultivés : la Pampa des bovins a presque disparu au profit

du soja (que l'on ne voit guère à cette saison), du maïs, du blé, de la luzerne. Des fermes isolées, à l'écart de la route, auxquelles on accède par des chemins de terre souvent fermés par des barrières de bois indiquant le nom de l'estancia. Quelques villages avec commerces et services de base : garage, banques, silos, vente et entretien de matériel agricole surtout. Sur les silos apparaissent les noms de del Monte, Compania argentina de granos, et Chapuy. Les panneaux publicitaires vantent les mérites de telle semence

OGM, de telle marque de désherbant ou de pesticide chimique. Ce paysage se déroule à l'identique, ou avec d'imperceptibles nuances, sur des centaines de kilomètres !

Deux villes seulement entre Buenos-Aires et Rio Cuarto : Pergamino et Venado Tuerto, gros bourgs agricoles qui rassemblent certainement des commerces et des services plus nombreux et de plus haut niveau. Impression d'un grand vide, plus encore que dans les Grandes Plaines des Etats-Unis où les fermes sont plus nombreuses, car plus petites.

C'est à la longue, vers l'ouest, que les changements deviennent visibles : le parcellaire et l'horizon s'élargissent peu à peu, les boqueteaux et les lieux habités s'espacent, la steppe pâturée et les marécages remplacent ici et là les labours cependant que le vent du nord enveloppe tout de poussière jaune : on passe du vert au jaune, de l'humide au sec, en longeant de loin en loin le ravin du rio Cuarto (« quatrième rivière »).

Le long de la Ruta n°8, aux abords de la Pampa sèche (OD)

Arrivée en fin de matinée dans la ville de Rio Cuarto, ville banale en damier. Avalés par une chaleur caniculaire (40°) à la sortie du bus climatisé, nous sommes accueillis par les collègues de l'université agronomique de la ville dirigés par le Pr Ricardo Aguero, qui nous font les honneurs de leur campus.

L'après-midi, visite d'un élevage laitier à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Rio Cuarto : de la stabulation aux bureaux en passant par la salle de traite et le stockage du lait, tout est rationnellement intégré. Un millier de vaches holstein, parquées dans des feed lots, sont régulièrement conduites par groupe de vingt sous un chapiteau pour recevoir une brumisation rafraîchissante, avant de passer en salle de traite. Elles fournissent 22 000 l. de lait par jour vendu 0,90 peso/l. – pas de quoi couvrir les coûts, se plaint le gérant. Les veaux sont allaités jusqu'à deux

mois puis vendus. Autour des installations s'étendent 1 900 ha cultivés où alternent luzerne (3 ans), puis maïs, ray-grass et blé.

Vendredi 30 octobre : région de Rio Cuarto

Visite de deux estancias à la fois très différentes et chacune très particulière.

1. L'estancia El Durazno. Fondée vers 1880, dans une région inculte, à la frontière avec des groupes indiens non encore soumis, elle a été donnée aux Salésiens en 1951 par la famille Olmos – très proche du pouvoir et du Vatican. L'estancia comprend le bâtiment central, ancienne habitation des propriétaires, construit dans les années 1880 et divers bâtiments qui abritent des salles de classe, les locaux de la pension et des bâtiments divers : église, crèmerie, etc. L'estancia est en effet devenue, selon les termes de la donation, une école d'agriculture qui, outre la formation d'agriculteurs et de cadres, a pour but de retenir les familles dans une région qui a connu un fort exode rural dans les années 1990 et dont le niveau de vie est relativement faible (230 pesos par mois) : beaucoup de bouquets d'arbres abritent des maisons aujourd'hui inoccupées. L'école forme des élèves de 12 à 17 ans, environ 30 par année, qui vivent en internat et dont les deux tiers environ travailleront dans l'agriculture.

Dessin de la façade du bâtiment central de l'estancia El Durazno (v. 1880)

La ferme elle-même s'étend sur 5 000 ha, divisés en 7 ou 8 parcelles qui ne sont plus irriguées alors qu'elles l'étaient il y a une trentaine d'années ; elle occupe 12 personnes sur le site et possède en propre tout son équipement. Elle est orientée élevage : 800 ha de *monte* (steppe buissonnante) sont destinés au pâturage des vaches et des veaux, 2 300 ha en maïs et soja, toutes productions réalisées pendant la belle saison, l'hiver étant trop sec. Le reste est laissé à un élevage extensif libre. L'ensemble permet l'élevage en feed lots de 1 200 têtes pour la viande (races angus et aberdeen) et 160 laitières qui permettent la fabrication de fromages à pâte molle, semi dure ou dure, de confiture de lait. Les revenus permettent l'entretien de l'ensemble, mais les enseignants sont payés par l'Etat.

2. Le domaine de l'Université. Situé au nord de Rio Cuarto sur le glacis du piémont de la sierra de Cordoba, ce domaine se trouve dans une région où l'élevage tient une plus grande place que dans la Pampa proprement dite : plus de troupeaux dans les champs, un élevage semi intensif. Le paysage est un openfield à très grandes mailles, rythmé par de rares rideaux de saules et de peupliers. La seule clôture, omniprésente, est le fil de fer.

Créé en 1984, le domaine élève 350 porcs, vendus à 100 kg, 60 bovins (dont des limousines), 120 moutons de race *caracollo* pour la laine. On cultive du soja de novembre à mars, des céréales l'hiver (blé, avoine, maïs). Le semis direct est la règle depuis une quinzaine d'année, grâce aux sols légers dérivés du loess qui permettent d'éviter tout labour profond. Cette technique suppose l'utilisation de semences OGM programmées pour résister à l'épandage massif de désherbant (Roundup) pratiqué juste après les semailles, c'est-à-dire deux fois par an (15 l. de produit pur/ha/an) : agriculture peu émettrice de CO2, mais non sans conséquence sur l'environnement et la santé, l'eau consommée étant puisée dans des nappes situées à 30-40 m de profondeur.

Le piémont de la Sierra de Cordoba, vu du domaine de l'université agronomique (OD)

Le soir, à l'hôtel, le Pr Aguero brosse à grands traits un tableau historico-géographique de l'Argentine avant d'aborder la révolution sojéicole : le soja a conquis l'Amérique latine, du Mato Grosso à la Pampa en passant par le Chaco. C'est la base des systèmes agricoles les plus productifs, il remplace d'autres cultures (céréales, arachides), d'où le déclin relatif de l'élevage bovin viande puisque les tourteaux de soja sont principalement exportés.

Samedi 31 octobre : Mendoza et le piémont viticole des Andes du Cuyo

Une deuxième nuit dans le bus nous permet d'atteindre Mendoza au lever du jour. Capitale de la région du piémont des Andes du Cuyo, c'est une belle ville reconstruite après un séisme en 1861 : peu de restes de l'époque coloniale.

Nous repartons à la mi-journée vers Tupungato, à 30 km au sud de Mendoza. Le piémont andin est formé par un glacis découpé par des torrents comme le rio Mendoza. Il est couvert en partie par les cultures irriguées, vigne et arbres fruitiers. Le reste du sol est occupé par une steppe buissonnante très claire, car les précipitations sont faibles (200 mm). Le volcan Tupungato (6000 m) domine la cordillère enneigée.

Tupungato se proclame capitale de la noix et de l'amande ; on y cultive également la pomme de terre ; c'est l'un des centres du vignoble de Mendoza qui s'étend sur 159 000 ha, soit 70% du vignoble argentin, et une production de 11 millions d'hl. De nombreux petits exploitants (moins de 1 ha) livrent aux grandes caves. La vigne est palissée sur 3 à 5 fils et se trouve souvent protégée par des rideaux para-grêle. On passe

sans transition de la vigne aux espaces incultes (*baldio*). Nous visitons deux caves près de Tupungato :

1. La Bodega Salentein. Ce vignoble de 800 ha appartient à un Hollandais qui possède en outre une autre bodega dans la province de San Juan, des vergers (pommiers, poiriers, cerisiers) à Mendoza. Il a été planté ex-nihilo en 1998. La propriété comprend également 600 ha de vergers, le reste en campo. Le vignoble s'étage sur trois niveaux : du merlot entre 1250 et 1500 m, du sauvignon blanc et du malbec entre 1500 et 1700 m, du pinot noir au-dessus de 1700 m. Production de 40 000 hl (50 hl/ha), dont 10 000 en premium. Il est évidemment irrigué, vu la sécheresse, au goutte à goutte. Le vin se vend dans une quarantaine de pays dont les Pays-Bas, d'autres pays d'Europe et les Etats-Unis. On vendange à la main les premium, le reste à la machine, entre février et avril. Le premium est mis en barrique pendant 12 à 18 mois. Les prix du vignoble montent depuis 1995 : l'hectare vaut actuellement 50 000 dollars, alors que les terres voisines, sans vigne, n'en valent que 15 à 20. La bodega reçoit la visite d'amateurs venus des Etats-Unis, des Îles britanniques, du Brésil (en moyenne une cinquantaine par jour). A proximité se trouve le Clos de los Siete (sept qui ne sont plus que cinq, dont le célèbre Michel Roland) qui s'étend sur 700 ha et se pose en concurrent.

Vignes sous filet protecteur au sud de Mendoza, au pied de la Cordillère des Andes (OD)

2. La bodega Giaquinta est une exploitation familiale créée en 1915 par un Sicilien qui, après avoir été *contratista* (cultivateur sous contrat) a acheté des terres. On en est à la troisième génération qui comprend deux frères, un neveu, un fils qui tient la comptabilité et une fille qui assure les relations publiques et la publicité. Cette bodega exploite 100 ha dont 75 ha de vignes - torrente, sémillon, chardonnay, merlot, malbec, bonarda, syrah, pinot noir – que l'on irrigue en pompant dans la nappe. On pratique l'éraflage, une macération de 12 heures, une fermentation en cuves en ciment ou en fibre de verre et en tonneau (malbec). La bodega produit actuellement un million de litres par an, dont 30% avec l'apport de vignerons sous contrat et de métayers-salariés

qui reçoivent une part de la récolte, plus un salaire de 10 mois (800 pesos par ha et par an), ce qui donnerait environ 1 400 pesos/mois. Il faut 1 ouvrier pour 10 ha. Entre 1968 et 1980, le vin était vendu en vrac à des négociants, actuellement la moitié est mis en bouteilles, de cinq tailles différentes (dont des fiasques à l'italienne) et qui contiennent des vins monocépages.

Dimanche 1er novembre : de Mendoza à la frontière chilienne (Andes du Cuyo)

Journée consacrée à une incursion dans les Andes par la route du Chili qui suit la vallée du rio Mendoza jusqu'au pied de l'Aconcagua à près de 4 000 m d'altitude. De Mendoza, la route principale fait un crochet au sud par Lujan de Cuyo (raffinage du pétrole extrait localement) et la vallée du rio Mendoza, torrent impétueux et turbide. Vallée d'abord très encaissée dans la pré-cordillère aride : grands versants de roches rougeâtres d'où ruissellent de longs tabliers d'éboulis ; à la base se sont formées d'épaisses terrasses quaternaires que le torrent entaille profondément.

Montée encore lente jusqu'à l'oasis d'Uspallata, étape pour les camions, petite station thermale aujourd'hui recentrée sur le tourisme de montagne puisque base de départ pour l'Aconcagua. Bois de vénérables peupliers. Après Uspallata, la vallée est perpendiculaire à la cordillère ; la pente s'accentue et la vallée devient de plus en plus profonde.

La vallée du rio Mendoza, en amont d'Uspallata (OD)

Arrêt au Puente del Inca, pont naturel formé au-dessus du rio par les concrétions drapantes multicolores d'une source autrefois exploitée par une petite station thermale et un hôtel, aujourd'hui en ruines : du chemin de fer construit pour y accéder ne restent que des rails interrompus et des pare-avalanches effondrés. Un peu plus haut sur la droite, au-dessus d'une énorme coulée de solifluxion, on aperçoit le sommet de l'Aconcagua (7 000 m). Enfin, c'est le poste frontière de Las Cuevas et le tunnel qui séparent l'Argentine et le Chili, vers 3 200 m. Seule une arête montagneuse de 3 600 m,

encore enneigée, surveillée par un Christ rédempteur que nous ne verrons pas, nous sépare du versant pacifique. Un ancien abri pour les voyageurs, rond et en pierre, rappelle l'importance historique de ce passage.

Lundi 2 novembre: de Mendoza à San Agustin del Valle Fertil par San Juan

Vers 7h30, avec une sage lenteur, notre bus quitte Mendoza vers le nord. Entre Mendoza et San Juan, alternance de cultures irriguées et de steppe buissonnante (*monte*), parfois très basse et couvrant très peu le sol. Dans les zones irriguées, de la vigne, parfois des vergers (oliviers), plus rarement des cultures maraîchères. La route est jalonnée par des villages d'ouvriers agricoles, avec leurs petites maisons basses de brique crue et leurs eucalyptus. Au loin à gauche se dressent des sierras ravinées et sèches, sans sommet neigeux visible.

Parvenus à San Juan vers 10 h, nous sommes accueillis par nos collègues de l'université qui ont prévu un circuit dans la ville et ses environs. San Juan, fondée en 1562, ravagée par un séisme en 1944, a été reconstruite aux normes antisismiques et présente un visage plutôt coquet, parfois cossu : cafés modernes, commerces d'équipement de la maison, etc. La ville compte 120 000 habitants, la quasi-totalité de la population de la province, et dévore son oasis à grandes bouchées. Les oliviers, les vignes et leur système d'irrigation sont fossilisés par les nouveaux quartiers, aisés ou d'habitat précaire. L'oasis de San Juan couvre 300 000 ha, irrigués depuis 1980 à partir de l'*embalse* (réservoir) de Ullum, enchâssé dans les badlands de la précordillère, 32 km², 440 millions de m^3, profondeur moyenne de 15 m. Le barrage produit aussi l'électricité consommée dans la province. L'organisation de l'irrigation est traditionnelle : l'eau du barrage est distribuée par trois canaux principaux, tour à tour aux différentes communautés d'irrigants. Les forages individuels, qui se multiplient de façon anarchique, sont un moyen d'irrigation alternatif. Autour et en amont du lac de retenue s'étend une deuxième région irriguée, sorte d'oasis bis alimenté en eau par un barrage supérieur : grandes oliveraies irriguées au goutte à goutte, raisin de table, maraîchages (oignons) et activités liées à ces productions (calibrage, emballage, expédition) font vivre de gros villages et leur population d'ouvriers agricoles. On y voit une plantation « gouvernementale » (où il est possible d'investir jusqu'à la moitié des sommes dues au fisc) de pruniers et cerisiers.

Visite d'une « cave à champagne » creusée dans la sierra. Le propriétaire « champagnise » du vin acheté dans les environs en le faisant refermenter par ajout de sucre. Il traite 100 000 bouteilles qu'il vend en Argentine sous le nom de champagne, mais comme mousseux à l'étranger puisqu'il n'a pas le droit à l'appellation champagne admise en Argentine.

Après le repas avec les collègues de San Juan, nous reprenons la route vers 17 h en direction de San Agustin del Valle Fértil. Encore quelques domaines viticoles (San Juan est la 2ème province viticole du pays, 49 000 ha, 22%), puis le *monte* épineux reprend ses droits, peuplé d'acacias, de cactées et de renards, mais on peut se demander s'il n'est ou n'a pas été utilisé, car des fils de fer barbelés courent parfois le long de la route, qui témoignent au moins d'une appropriation du sol. Au loin, les voussoirs des sierras préandines, lacérées par l'érosion.

Pas âme qui vive dans ces solitudes où la nuit tombe.

Arrivée vers 22 h à San Agustin Agustin del Valle Fértil, nom qu'on ne se lasserait pas d'écrire et de prononcer. A travers les branches des mûriers qui bordent la moindre rue, le bus se fraie très lentement un passage jusqu'à l'hôtel moderne qui domine cet oasis perdu dans ce désert.

Mardi 3 novembre : de San Agustin del Valle Fertil à La Rioja

Départ pour le « parc géologique » d'Ischigualasto - Vallée de la Lune, par un temps étonnamment gris et frais après la chaleur des derniers jours. On aimerait bien s'attarder un peu dans cette « vallée fertile », oasis de verdure dans l'océan du *monte*. Mais il faut se contenter d'en apercevoir ce qu'on peut à travers les vitres du bus : maisonnettes et jardinets où l'on s'affaire à nettoyer et arroser.

La route sinue à travers une épaisse brousse à acacias, qui se couvrent en ce moment de petites fleurs jaune vif et de feuilles vert tendre. En toile de fond, des sierras et des buttes tabulaires, des bad lands, un vrai décor de western. De loin en loin, quelques pauvres cabanes en terre : de quoi et comment peuvent bien vivre les gens perdus au fond de ce désert ?

Le Parc national d'Ischigualasto est célèbre à la fois parce que l'on y a trouvé les restes des plus anciens dinosaures du monde (230 millions d'années), présentés dans un petit musée, et par les formes extraordinaires taillées dans d'épaisses couches de grès continentaux déposées au sud d'une chaîne paléoandine. Dans ce désert vivant, hérissé de silhouettes étranges, de roches, de candélabres et d'épineux en fleurs, habité par des guanacos, des renards et des maras (sortes de gros lièvres), le convoi de touristes va de station en station. Aux explications du guide officiel, qui se donne des airs de gaucho, nous préférons celles de Marc Calvet sur la formation des bancs de grès sculptés par le vent et l'eau en champignons monumentaux, des badlands incisés dans les marnes verdâtres, de l'impressionnante falaise de grès rouge qui barre et ferme à l'est la Vallée de la Lune.

En route vers La Rioja, Marc Calvet esquisse une histoire géologique des Andes (cf sa contribution).

A l'approche de La Rioja réapparaissent les cultures de piémont, ici de vastes plantations d'oliviers protégées du vent sec par des haies de lauriers roses, de pins ou de peupliers. La végétation naturelle elle-même devient plus épaisse : avons-nous traversé la « diagonale aride » ?

Soirée et nuit à La Rioja, petite capitale de province de 120 000 habitants partiellement détruite par un séisme en 1897, groupée autour de sa cathédrale et de sa plaza mayor où se dresse la sempiternelle statue équestre du Libertador. Elégant bâtiment néo-classique de l'Ecole normale d'instituteurs (Escuola normal de maestros), fondée en 1884 : évidente parenté avec la IIIe république française. Profs et élèves font ce soir un « sitting » au milieu de la rue pour protester contre le projet immobilier qui vise à les en déloger.

Mercredi 4 novembre. De La Rioja à San Miguel de Tucuman

Nous suivons toujours vers le nord le piémont des Andes, ici la Sierra de Manza culminant à 4 500 m. Des arbres apparaissent sur les premiers versants jusqu'ici pelés, le piémont est couvert d'une brousse de plus en plus verte et dense : acacias, figuiers de barbarie, candélabres et autres épineux. De temps à autre, cette brousse laisse place à d'immenses oliveraies. Les arbres, très jeunes, sont alignés en rangs serrés. C'est sans doute la seule culture industrielle possible compte tenu de l'eau disponible. Arrêt au village de Miraflores, dans un petit lotissement d'ouvriers agricoles, peu avant Catamarca. Dans une ferme, des arbres bouteilles (cela pour la nature) et de petites chapelles qui suscitent l'intérêt de Jean-René Trochet (ceci pour la culture).

Arrêt-repas à (San Fernando del Valle de) Catamarca, capitale de la province du même nom, ville de 250 000 habitants très animée en cette fin de matinée. C'est l'heure de la sortie des écoles, collèges et lycées. Beaucoup d'élèves se donnent rendez-vous sur la place du 25 mai, cœur ombragé de la ville, dominé par la cathédrale, lourd édifice rose vif de style baroque.

La plaza mayor de Catamarca (OD)

Après Catamarca, on passe très rapidement de la steppe arbustive à la forêt sèche à feuilles caduques. Au-delà d'un col nous découvrons un vaste bassin céréalier à fond plat où l'on arrive bientôt : ravis de se retrouver dans une région de cultures, les géographes redeviennent bavards : à gauche de la route sur le piémont irrigué, le vert intense des plantations d'agrumes, des champs de canne à sucre et de tabac, copieusement arrosés ; à droite, le jaune des chaumes tout juste moissonnés.

Petits villages de petites maisons sans étages. Ici, comme souvent ailleurs, chaque maison est surmontée d'une citerne cylindrique (de 800 litres obligatoires à Mendoza), nécessaire en cas de coupure d'eau.

Arrivée à (San Miguel de) Tucuman, ville importante fondée en 1565 à l'écart de sa situation actuelle, puis déplacée sur la route royale (Camino real) qui menait à Potosi par le rio Sali. La ville abrite aujourd'hui 600 000 habitants et son agglomération, 800 000. Sa physionomie est contrastée : on l'aborde au sud par les bidonvilles proches du rio Sali ; puis une ceinture de parcs et d'espaces verts dessinés au XIXème siècle par des paysagistes français ; enfin, un centre monumental, très animé en ce début de soirée : musée Casa Padilla au style italien fin XIXème, cathédrale mi-XIXème, l'église San Francisco. La Casa historica est capitale pour les Argentins puisque c'est là qu'a été signé le traité d'indépendance du pays (25 mai 1810).

Dans la soirée les collègues géographes de l'université de Tucuman, représentés par les Pr Cecilia Caponio et Luis Jaime, viennent nous souhaiter la bienvenue cependant que dans la rue commencent à se former, pour le lendemain matin, les files d'attente devant les guichets prestataires d'allocations sociales…

Jeudi 5 novembre. San Miguel de Tucuman

1. *Ingenio* (usine de broyage de la canne) La Florida. La canne à sucre est cultivée dans la région depuis le XVIIème siècle dans les *misiones* des Jésuites ; de nombreux petits moulins, actionnés par des animaux, traitent cette canne. L'expulsion des Jésuites en 1767 amène sa disparition. Elle est réintroduite par l'Eglise vers 1820 et se développe surtout à la fin du XIXème siècle avec l'arrivée du chemin de fer (1896) dans la *llanura central* (piémont de Tucuman) pour devenir une culture semi-industrielle dans la dépendance des *ingenios*. Des crises de surproduction à répétition (1903 puis entre 1930 et 1966) amènent la dictature à réduire autoritairement les structures de production : les surfaces cultivées passent de 250 à 175 000 ha, le nombre d'usines de 30 à 13. Après la dictature, la production est réorganisée au sein de *maquilas* (coopératives) groupant les petits *caneros* (producteurs) face à l'*ingenio* qui leur restitue 57% de la valeur de leur apport (1,3 $/kg). Une partie du sucre est réservée à l'exportation mais l'essentiel est destiné au marché intérieur, à bas prix. On tente à nouveau de réguler le marché pour assurer un prix minimum. Aujourd'hui, la culture de la canne est pratiquée par une masse de petits propriétaires (moins de 10 ha), des moyens (de 10 à 400) dont certains utilisent les services d'entreprises de récolte, et quelques gros (6 000 ha en moyenne). Dans les plantations les plus performantes, les rendements sont de l'ordre de 70 t/ha. La production totale avoisine 13 Mt de canne (1,3 Mt de sucre).

La canne à sucre se trouve ici dans une position climatique avancée, exposée à la sécheresse et à la fraîcheur de l'hiver. Graminée vivace restant en place 5 ou 6 ans, elle pousse à partir de la fin de l'hiver et la récolte (*zafra*) s'effectue tout l'été.

La Florida appartient à plusieurs propriétaires dont Ferro, Arcon et des coopératives ; elle possède également des terres sur lesquelles 400 personnes assurent la récolte. Les bâtiments datent de la fin du XIXème siècle, de même que la villa de l'ancien propriétaire, aujourd'hui inoccupée. Dotée de matériel brésilien, l'usine dispose de six moulins, munis de picots qui écrasent la canne et produisent 100 t. de mélasse par jour ; elle traite à 60% sa propre récolte, travaille 170 jours par an (en période de *zafra*) et occupe 200 ouvriers et 20 chimistes ; les ouvriers sont payés 1 500 pesos par mois et le

gérant 10 000. Une partie de la main-d'œuvre vient de Bolivie et particulièrement de la zone minière de Potosi. Le sucre est essentiellement vendu en Argentine, l'exportation étant difficile.

Autrefois on mettait le feu à la canne avant la récolte, ce qui éliminait les insectes mais rendait le travail pénible, car il fallait retirer les feuilles, couper la canne en morceaux. Ces résidus, la « bagasse » sont utilisés comme combustible ou pour fabriquer du papier. Une installation en construction permettra de mieux de les valoriser en produisant 35 000 t. de bio-carburants (éthanol). Trois autres ateliers de ce type sont en projet dans la région.

La « question sociale » n'est abordée qu'après la visite, avec nos collègues. D'après la tradition, le patron n'hésitait pas à punir les employés peu dociles en les donnant en pâture à un chien noir dont l'effigie, sur un réservoir, est toujours censée faire trembler les ouvriers. Un système paternaliste cautionné par l'Eglise et le pouvoir assure l'emploi, l'école et quelques avantages sociaux en échange de cette obéissance absolue. Les ouvriers peuvent être payés en bons d'achat valables dans les magasins de la sucrerie.

2/ De retour dans la proche banlieue de Tucuman, on voit ensuite **une usine de transformation et de conditionnement de citrons (Citrusvil SA).**

La culture des agrumes (citrons, pamplemousses, oranges), introduite elle aussi par les Jésuites, doit son premier développement aux immigrants italiens au début du XXème siècle. Vers 1950, une maladie décime orangers et pamplemoussiers. Ne survivent que les citronniers – ici à l'abri du gel et des maladies – dont la production reste morcelée en « petits » vergers de 50 à 200 ha. Les meilleures conditions de culture sont sur le piémont stricto sensu (bien arrosé et hors gel) où les surfaces continuent à progresser, mais la citriculture gagne la zone occupée par la canne. Elle couvre aujourd'hui quelque 55 000 ha. L'irrigation n'est pas nécessaire avec plus de 1 200 mm de pluie. Grâce à ces atouts, la province de Tucuman est devenue le premier producteur national de citrons. Depuis les années soixante-dix, le marché s'est organisé, notamment avec une coopérative à Tucuman, tandis que L'Etat régule la production et organise les exportations.

L'usine appartient aux frères Lucchi qui possèdent d'autres sites. Elle emploie 150 personnes. Les citrons proviennent à 75% des 23 fincas (6 000 ha) que l'entreprise possède sur le piémont et qui fournissent 300 000 t. de fruits ; le reste (100 000 t.) est acheté ailleurs. La moitié de production est exportée en fruits et 30% en concentré ; l'huile essentielle est destinée à Coca Cola, la pectine en poudre est donnée aux vaches ; on fabrique également de la poudre de zeste. Tout est exporté, notamment vers la Russie et l'Europe, mais pas aux Etats-Unis où les produits sont taxés. Le problème des déchets liquides devrait être résolu par la fabrication de biogaz, dont 30% sera utilisé sur place.

3/ Nos collègues nous emmènent ensuite dans les **vallées de Tapia et Sianbon**, au nord de Tucuman. Vers 900 à 1 000 m, une tout autre atmosphère, plus fraîche, avait permis aux Jésuites de faire pratiquer l'élevage des bovins, dans les *encomiendas* qu'ils

avaient créées, pour alimenter en viande les mines de Potosi. Après l'expulsion des Jésuites, les terres reviennent à la couronne puis sont rachetées par de grands propriétaires qui y cultivent la canne à sucre. Dans les années soixante, la crise du sucre pousse ces derniers à revendre ces terres par parcelles ; celles-ci sont rachetées pour y créer des résidences secondaires de luxe disposant de terrain de golf ou de polo. Ces activités prolifèrent au point que la population locale réagit maintenant contre l'invasion touristique. L'élevage continue, relayé en partie par les fleurs et le soja depuis les années quatre-vingts. Des moines bénédictins ont été installés ici en 1956, dans le monastère du Christ-Roi par une grande famille locale ; on peut y faire retraite, au calme. Le paysage, où se remarquent des plantations de pins, destinés aux abeilles, ressemble selon J.-P. Diry à celui du Livradois…

Vendredi 6 novembre. De Tucuman à Cafayate

Accompagnés par nos deux collègues de Tucuman jusqu'à mi-étape, nous quittons la ville vers le sud, en traversant une ceinture maraîchère (plusieurs centaines d'ha de légumes, fleurs, fraises travaillées par des Boliviens venus du Potosi) pour nous rendre au Couvent del Monte à Lules, ancienne Mission fondée en 1613 par les Jésuites pour les Indiens, reprise ensuite par les Dominicains. On y cultivait la canne à sucre. Il reste une église dans laquelle un petit musée été installé ; on y voit notamment quelques peintures naïves représentant la Mission autrefois ; reste de cloître en brique.

Vingt kilomètres après Lules, nous tournons vers l'ouest pour entrer dans la montagne forestière en direction du bourg andin de Tafi del Valle. Notre collègue biogéographe de Tucuman expose la succession des étages bioclimatiques : au-dessus du piémont et des premiers versants, occupés par les cultures fruitières et fourragères jusqu'à 700 m, on traverse d'abord la *selva secana* (forêt sèche) ; puis une forêt « nébuleuse » dense et sempervirente de lauriers géants et d'épiphytes, jusqu'à 1500 m, le maximum de précipitations (2,5 m) se situant vers 1200 m ; puis une forêt d'altitude caractérisée par des peuplements homogènes d'alisiers (aulnes) et des peuplements secondaires de podocarpus jusqu'à 1700-2000 m ; puis la prairie d'altitude à fétuques et à stipa jusqu'à 3500 m, enfin la steppe.

Forêt dense à épiphytes (OD)

Dans la montée, au cœur de la *nebelwald*, une monumentale statue d'Indien, accompagnée d'étals d'objets pour touristes, signale l'entrée dans le monde indien, celui des vallées calchaquies.

Après une lente et périlleuse montée au-dessus des précipices de la forêt dense, puis la traversée de la forêt d'alisiers, nous débouchons brusquement vers 2 500 m comme à la sortie d'un tunnel, dans le paysage ouvert de la cuvette de Tafi del Valle que la Sierra de Aconquija domine de ses 6 000 m. On passe de la forêt à l'herbe dans une ambiance beaucoup plus sèche. Tafi, petite ville touristique (hôtels, boutiques d'artisanat, résidences secondaires de gens de Tucuman) est installée au pied de la sierra, sur un cône de déjection. La région, propriété des Jésuites divisée par la suite entre quatre estancias, cultive la pomme de terre et élève des vaches pour faire du fromage.

Le bassin de Tafi del Valle et la Sierra de Aconquija (OD)

Après Tafi, c'est la longue montée vers le col de l'Infernillo dans les *pamperos* pâturés par des chevaux et des lamas. Au col, deux gamins laissent photographier un lama débonnaire en échange de quelques pesos.

Après le col, la prairie de fétuques fait place à une maigre brousse hérissée de cactus à candélabres : nous abordons la longue vallée de Quilmes. Villages et cultures sont rares : du fourré d'acacias émergent de minuscules maisons de brique crue couvertes de tôle ondulée, flanquées de leur enclos de pierres sèches et de quelques peupliers. Plus bas, les saules tapissent le lit du rio.

Nous arrivons au **site archéologique de Quilmes** au coucher du soleil. Les Indiens de la communauté Quilmes, membre de la confédération des Calchaquies, ont bâti ici, en fin de période inca, une ville dont on a relevé les murs de soutènement étagés sur le versant rocheux au milieu d'innombrables cactus à candélabres. Des dessins reconstitués à la peinture blanche symboliseraient des éclairs

(triangles accolés), des lamas (rectangles ouverts). Cela paraît bien peigné et bien reconstitué…

Pendant que les moucherons nous harcèlent, le guide indien expose l'histoire, le mode de vie et les revendications actuelles de sa communauté : la vallée de Quilmes, au pied de la sierra du même nom, abrite un groupe de 3 000 Indiens répartis dans 14 villages autour du centre de Quilmes. Ils ont résisté pendant 130 ans aux Espagnols. Ils cultivent sur des terrasses du maïs, de l'orge, de l'avoine, de la luzerne irrigués au goutte à goutte. Ils élèvent des vaches, des moutons, des lamas. Ils ont des maisons de pierre et à toit d'argile en montagne, en pisé ou briques crues en bas. Propriété communautaire des terres et gestion collective des récoltes, mais ils ont un petit bien personnel de 3 à 4 ha qui se transmet. Les droits des Indiens ont été reconnus en 1994. Ils ont actuellement un statut spécial, sont représentés par un cacique et un Conseil des Anciens sur place, un bureau à Buenos-Aires. En 1976, les anciens propriétaires ont voulu leur faire payer un droit de location (1/3 des récoltes) : révoltes. Ils essaient également de vendre les terres ou d'y planter de la vigne. Les mariages mixtes existent, car certains travaillent en ville. La langue calchaquie se perd mais la conscience identitaire se maintient.

Arrivée vers 21 heures à Cafayate, charmant bourg touristique d'allure coloniale avec ses murs blanchis à la chaux, sa large *plaza mayor*, ses boutiques aux vitrines remplies de beaux objets (tissus, instruments de musique) et de cartes postales correctes, ses bons hôtels, ses restaurants… et sa poste qui délivre des timbres sans attendre la venue d'un hypothétique comptable.

Samedi, 7 novembre. De Cafayate à Salta

Nous apprenons que notre vol de retour est menacé par une nouvelle grève d'Iberia, et que l'agence s'emploie à résoudre le problème.

De Cafayate, nous remontons une vallée aux paysages spectaculaires dans la Quebrada de las Conchas, taillée dans des grès crétacés. Cela donne, comme au parc d'Ischigualasto, une vaste collection de formes : chevrons, bad lands, cheminées de fées, etc. Le lit du rio, tapissé d'une végétation vert tendre, contraste avec la couleur sombre des roches.

La descente vers le bassin de Salta est tout aussi impressionnante. La vallée reste étroite, taillée en général dans des roches résistantes, avant de déboucher sur la plaine de la Vallée de Lerma : dans une ambiance à nouveau humide – la cordillère de l'ouest est encapuchonnée de nuages et de brume – les hauteurs sont laissées au *monte alto* (hauts buissons épineux et arbres) mais le paysage de la plaine, très « européen », est fait de grandes parcelles bocagères consacrées au maïs, au trèfle, aux prairies pâturées par des bovins, ainsi qu'au tabac irrigué signalé par des séchoirs traditionnels. Beaucoup de monde dans ces champs de tabac où la plante n'a encore que quelques centimètres. Habitat semi-dispersé, fermes cossues. Plusieurs villages ou bourgs (Alemania, La Vina, Coronel Moldes, La Merced) dont l'un tout en arcades.

Salta : 500 000 habitants. Les Incas s'installent ici en 1480 et produisent pour leur Empire. Les Espagnols arrivent en 1536, font la guerre aux Incas jusqu'en 1580, année où ils fondent Salta, ville étape sur la route du Pérou entre Lima, le lac Titicaca, Cordoba et Buenos-Aires. En charrette, on mettait 40 jours pour aller de Buenos-Aires à Salta qui devint un relais de poste important vers 1770. Une cinquantaine de maisons avec grilles ; une architecture jésuite (Carmel) fortement influencée par les Italiens. C'est ici que le général Guemes organisa la résistance contre les Anglais venus du Nord, au cours de la *guerra gaucha*. La ville connaît vraiment son expansion au XIXème s. et surtout après 1930.

Dimanche 8 novembre. Excursion vers la puna andine.

Journée d'excursion vers la Quebrada de Humahuaca et les Salinas Grandes, à 3500 mètres dans la puna andine, à 250 km de Salta par le col du Morado.

Nous prenons jusqu'à Jujuy (prononcer « Rourouille ») une route secondaire sinueuse à travers dans la cordillère, dans un paysage de forêt dite humide et pourtant assez claire, avec des arbres relativement bas et certains à feuilles non persistantes, ce qui lui donne par endroits des airs de forêt tempérée en hiver. En revanche, l'humidité couvre les arbres d'épiphytes et parfois des lianes y pendent. De loin, cette forêt des nuages porte bien son nom, car on la voit barrée par un ruban de nuages blancs, mais de près, les nuages se sont en partie dispersés et il fait soleil.

Jujuy commande l'entrée des Andes sur le Camino Real, par la grande vallée du rio Grande qui conduit en Bolivie par La Quiaca. C'est la **Quebrada de Humahuaca**. Jusqu'au village de Volcan, le paysage reste relativement vert ; on entre ensuite dans un univers minéral, aride et grandiose. A la base des versants, une très épaisse terrasse quaternaire est découpée en multiple ravins, arêtes aiguës et cheminées. La végétation à feuilles caduques – peupliers, saules – et les rares cultures se réfugient en fond de vallée. A Purmamarca, nous quittons la route principale et la *quebrada* pour celle qui grimpe en lacets vers les solitudes de la puna. La lumière drue souligne chaque relief. Accroché sur le versant opposé à la route à plus de 3 000 m d'altitude, un minuscule hameau cultive quelques raies de luzerne et élève des moutons et des chèvres, avec plusieurs enclos. Les pentes sont dénudées ou seulement couvertes de touffes de *para brava*, l'herbe jaune des Andes.

Terroir de montagne sur la route du col du Morado (OD)

L'altitude, la lumière et la beauté de ces paysages extraordinaires rendent euphoriques les géographes les plus blasés.

Nous parvenons au col à 4 170 m d'altitude avant de redescendre de quelques centaines de mètres vers la puna et les nappes blanches des *salares*. Arrêt aux **Salinas Grandes**, lac salé d'une blancheur éblouissante sous le soleil au zénith. L'ambiance est lunaire. Dans le sel qui dessine des polygones, on a découpé pour une exploitation artisanale des bassins rectangulaires peu profonds où affleure la nappe d'eau. Mais la réverbération, terrible, ne permet pas de s'attarder très longtemps. Nous rebroussons chemin par la même route. A la descente, l'air redevient chaud et pesant, l'euphorie nous abandonne.

Salinas Grandes (OD)

Arrêt-déjeuner à **Purmamarca**, bourg indien converti au tourisme, fréquenté par de nombreux marchands indiens de produits artisanaux qui ont monté leurs étals sur la place de l'église (XVIIIème), toute simple et toute mignonne avec ses murs blanchis à la chaux. Le village est dominé par « la montagne aux sept couleurs qui, du beige au violet, en passant par le vert, exhibe la richesse minérale de la *quebrada* » selon le Routard.

A la sortie de Jujuy, arrêt devant un invraisemblable bric-à-brac : sous une baraque en bois, on vénère le *gauchito* Gil qui a vécu au XIXème siècle. Méchant homme devenu bon par une action rédemptrice, il est supposé faire des miracles. Des objets

dignes d'une énumération à la Prévert lui sont consacrés : bras et jambes en plastique, bouteilles en plastique, rubans, effigies du gauchito, tout cela entassé devant une sorte d'autel et une statue du gauchito, que nous avons déjà rencontré dans plusieurs sanctuaires de campagne, le long des routes. Une baraque voisine est consacrée à la Sainte Bonne Mort qui reçoit aussi des cadeaux en remerciement[1].

Sanctuaires spontanés près de Jujuy (OD)

Lundi 9 novembre. De Salta à Buenos-Aires

Salta. Matinée consacrée aux courses et à une rapide visite de la ville : place de l'Indépendance avec sa cathédrale moderne, son Cabildo (hôtel de ville) de style colonial, son église Saint-François, sorte de pâtisserie colorée abritant un beau Christ assis. Hors la place, le couvent San Bernardo, typiquement espagnol, avec une belle porte ouvragée.

Notre avion s'envole de Salta vers 15h30. Une heure trente de vol après, il se pose à l'aéroport nord de BA, en bordure du rio de la Plata.

Mardi 10 novembre. Départ de Buenos-Aires

Cette dernière matinée à Buenos-Aires sera pour les uns studieuse, consacrée à une rencontre avec des chercheurs argentins, ruralistes ou agronomes, dans les modestes locaux du centre culturel français ; les autres visitent le cimetière de la Recoleta, dans les beaux quartiers du nord de la ville : on y voit des monuments funéraires de la taille d'une maison sans étage, avec statues, marbres, sculptures ; dans certains cas, les cercueils posés sur des rayons de marbre. La plupart des grands noms argentins sont là, dont Sarmiento et, naturellement Eva Peron, dont la tombe est pavée de témoignages de reconnaissance.

Départ vers midi pour l'aéroport. Pour cause de grève, le vol direct BA-Madrid d'Ibéria est bien annulé, et nous embarquons d'abord pour Santiago du Chili, ce qui nous permet de traverser encore une fois la Pampa, et d'observer d'en haut que le règne implacable du parcellaire carré ne le cède qu'aux cercles des pivots d'irrigation, ainsi qu'à cette guitare de deux ou trois hectares, parfaitement visible, qu'un propriétaire a

[1] Voir, dans ce compte rendu, la contribution de l'ethnologue Jean-René Trochet.

dessinée au sol, par des rangées d'arbres, à l'intention des observateurs aériens. Cette Pampa humide, au quadrillage bien visible souligné par les tonalités des différentes cultures, devient plus floue vers l'ouest à mesure que celles-ci s'effacent devant le gris du *monte*.

Puis c'est Mendoza, les Andes, l'Aconcagua dissimulé sous sa chape de nuages, la rapide descente au-dessus du versant chilien, les cordillères littorales se découpant à contre-jour sur le soleil couchant et l'or du Pacifique.

Brève escale à Santiago avant d'embarquer vers 19 h pour le long vol nocturne vers l'Europe. Arrivée à Madrid le 11 novembre en fin de matinée, et à Paris en début de soirée.

Quelques paysages ruraux argentins

par Michel Sivignon

Au terme de cette tournée voici quelques idées personnelles sur les paysages ruraux argentins, étant entendu que nous n'avons qu'une vision très partielle de la Pampa limitée à la partie sèche, une vision plus complète des oasis de l'ouest au nord de Mendoza et des Andes sèches et que, inversement nous échappent l'écharpe de plaines humides partant de Buenos Ayres et aboutissant au Paraguay et aussi les paysages de la Patagonie.

J'ai envie de me mettre sous le patronage de Jean-Pierre Deffontaines dont je recommande vivement la lecture : « Paysages de la Pampa, lecture agronomique » l'Espace Géographique N°4-1993 p.358-361.

Ce que j'ai vu de la Pampa : deux traversées, bus et avion.

Dans le bus, à partir de 5 heures du matin en soulevant le rideau, fenêtre de droite. Mélange de pâtures peuplées de bovins à robe brun sombre, des Angus (?) et de champs de céréales. Des bouquets d'arbres, jamais très hauts. Que cachent-ils ? (lire là-dessus Deffontaines). Parfois une allée arborée y conduit. Ici une pancarte « El Retazo », donc une exploitation. Là, à l'ombre des arbres une cahute et une éolienne, équipée d'un réservoir et d'un abreuvoir. Ailleurs ce qui fut une sorte de ferme mais paraît abandonné. Difficile de distinguer ce qui est fonctionnel de ce qui ne l'est plus. Progressivement, le soleil est plus haut et les ombres se raccourcissent. Des canaux de drainage. La nappe est à moins de 1 m de profondeur. Beaucoup de champs de maïs de l'an passé n'ont pas été retournés, ce qui vient de la quasi disparition des labours en tant que technique de culture.

Au retour par avion, on a une vue complémentaire plus précise des parcelles : disposition en damiers de quatre cases, chacun de 1 km de côté, avec un bosquet à l'intersection centrale. Les formes chantournées des *salares* viennent troubler cette disposition géométrique dans la partie sèche de la Pampa. Parfois de la fantaisie : dans ce qui doit être une très vaste exploitation, les lignes d'arbres dessinent le contour d'une guitare.

Le bus traverse des bourgades et villes très marquées par l'agriculture pampéenne. On longe une voie ferrée abandonnée. Mais qu'on n'imagine pas quelque installation impressionnante. Une voie étroite le plus souvent, posée sur la plaine sans ballast visible, avec une emprise bien plus modeste que celle d'une route. L'herbe recouvre tout sauf les rails.

Nous voici longeant Pergamino, bourgade coquette, plutôt ville moyenne dont on ne voit pas le centre, ville de services de la Pampa, à peu près à mi distance de Buenos Ayres et rio Quarto. Des villas en brique de style anglais mais aussi des cubes de parpaings couverts de plaques de fibrociment. Des silos et des ateliers de concessionnaires de machines agricoles. On vend des piscines en plastique, des mobil homes. Des terminaux d'une gare routière. De vastes parkings pour camions. Des bars restaurants qui proposent la *parilla.*

Paysages, appropriation, mise en valeur

Nous avons un peu contourné la Pampa et évité la zone qui subit en ce moment les transformations les plus importantes, du fait de la progression du soja, je veux dire la Pampa humide et ses prolongations dans l'Entre Rios, relayées ensuite au Paraguay, en Bolivie orientale et dans le sud ouest du Brésil (sur ce sujet, la thèse de notre collègue Martine Guibert : « Les stratégies territoriales des acteurs agro-industriels face au Mercosur. Les triturateurs de soja en Argentine. » Toulouse 2000).

D'une manière générale les parcelles sont très vastes. Une parcelle homogène couvre souvent une centaine d'hectares. Très peu d'habitat intermédiaire qui fasse penser à un village. Les pancartes avec l'indication « zona urbanizada », indiquent souvent une seule maison le long de la route ou au mieux quatre ou cinq habitations, dans un isolement extrême.

Très peu de signes de l'existence d'une petite propriété.

En revanche de multiples signes d'une appropriation privée absolument générale du territoire, même dans les zones totalement incultes. Lorsque la route traverse un désert, ou même le long d'une voie ferrée abandonnée, on repère à une distance variable des clôtures parallèles à l'asphalte ou au rail qui témoignent de cette appropriation. Tout a été attribué et apparemment depuis longtemps.

Le plus frappant, de ce point de vue est la séparation par des lignes de barbelés courant sur plusieurs kilomètres entre une oliveraie très bien traitée de petits arbres de quelques années (cela peut être aussi un vignoble ou une autre plantation) et une steppe à végétation basse qui manifestement n'a jamais été défrichée. La différence entre les deux côtés de la clôture est affaire de statut foncier, uniquement, sans référence à de quelconques avantages naturels. C'est tellement évident que cela peut servir d'exemple dans une démonstration beaucoup plus générale. Autrement dit, lorsqu'on parle d'oasis confettis comme on le fait parfois, il faut oublier l'opposition, classique dans les parties sèches du Bassin Méditerranéen, entre la montagne sèche aux pentes raides et les pentes faibles automatiquement transformées en *regadio.* Ici, les fractions irriguées sont jointives à la steppe sans modification de milieu naturel : une clôture rectiligne (des fils de fer sur des piquets) les sépare.

Nous n'avons trouvé des signes d'habitat rural indien que très loin vers l'ouest, en s'enfonçant dans la montagne andine, dans la Quebrada de Humahuaca. Et la visite que nous avons faite à Quilmes (avec cet effort de reconstitution archéologique d'un établissement rural indien) ne témoignait guère du maintien d'exploitations intégrées dans le système général mais plutôt d'une revendication politique au demeurant tout à fait légitime des Indiens et du rôle politique nouveau que la législation leur permet de jouer depuis 1994. A partir de cette date en effet, ils ne paient plus de taxes à un *tierrateniente* qui, grâce à l'appui des autorités leur a volé leur terre. Ils peuvent désormais être collectivement propriétaires de leur terre. Il faudrait avoir une carte des zones affectées par cette nouvelle législation. Il semble bien que les territoires indiens, dans cette partie des Andes, de surface non négligeable n'abritent qu'une population limitée.

Ce qui conduit à une autre question : comment distinguer les phases et modalités historiques de l'appropriation d'une part des phases de la mise en valeur d'autre part. L'histoire indique une conquête ancienne des terres des communautés indiennes à partir du Pérou. Mais ensuite de quelle occupation coloniale s'agit-il ? Probablement très lâche, cependant que les attributaires de vastes propriétés n'avaient qu'un acte officiel. Mais il convient là-dessus d'interroger les historiens.

Nous avons bien noté que les communautés de paysans des Andes s'opposent aux Indiens chasseurs et cueilleurs des plaines. Ces derniers n'ont été éliminés qu'au XIX° siècle.

En tout cas, l'atlas rural trouvé à Buenos Ayres indique que les *tierras fiscales*, c'est-à-dire les terres publiques sont très étendues dans le Chaco et en Patagonie. Dans les Andes on en trouve seulement dans le coin nord ouest, aux confins du Chili et de la Bolivie, dans les secteurs montagneux des provinces de Salta et Jujuy. En revanche, pas de *tierras fiscales* dans les provinces de Mendoza, San Juan, La Rioja, Catamarca, Tucuman. Il n'est donc pas étonnant que tous les terroirs soient appropriés et les clôtures de barbelés partout installées.

Michel Sivignon

La Pampa : entre impressions et représentations

Par Jean Renard

Nous avons eu le privilège de traverser la Pampa entre Buenos Aires et le piémont andin, en passant par Rio Cuarto, il est vrai pour une bonne partie pendant la nuit, puis de la survoler, et enfin d'en examiner une toute petite partie lors de nos visites d'établissements agricoles (une exploitation laitière, un collège agricole occupant une ancienne estancia, un atelier d'élevage porcin). Je souhaite livrer tout simplement mes impressions par rapport à la représentation que j'avais pu m'en faire à partir de lectures. J'ai même eu à écrire quelques lignes sur la Pampa, en tant que grande plaine agricole, dans un manuel consacré aux mutations des campagnes et structures agraires dans le monde (texte figurant dans le dossier façonné et préparé par F. Ardillier pour notre étude de terrain).

Les paysages

Les aspects qui m'ont le plus surpris, pour ce que j'en ai vu, outre l'étonnante platitude du relief, est la présence de l'arbre, sous la forme de bosquets, d'alignements le long des allées menant aux bâtiments agricoles ou de pans de haies aux limites des parcelles. Ce n'est pas une plaine nue.

C'est également la présence obsédante des clôtures de fil de fer et de piquets de bois dont seuls quelques uns sont fichés en terre, offrant au regard un gabarit parcellaire plus menu ce que j'attendais. Cette clôture systématique s'explique à lire les auteurs par le fait qu'en Argentine il existe une catégorie d'exploitation dite « sans limites définies ». Sur ces exploitations précaires se sont installées des familles vivant en autosubsistance, et soumises à des expulsions par les détenteurs du sol, généralement de grands propriétaires soucieux d'étendre les cultures, notamment de soja. Donc délimiter sa propriété ou son exploitation est l'affirmation de son occupation. On a pu voir cette colonisation de terres neuves, accompagnée de clôtures, sur le piémont entre les grandes oasis sous la forme de défrichements au profit d'oliveraies.

C’est aussi, non pas l’océan d’herbe imaginé, mais une polyculture associant luzerne et céréales, avec peu de labours apparents, mais nous étions au printemps. C’est enfin la taille modeste des troupeaux de bovins et l’absence de cavaliers. Où étaient les gauchos de mon imaginaire ?

Sans doute que ces aspects paysagers auraient été différents plus au nord (Santiago del Estero) ou plus au sud (province de la Pampa dont le chef-lieu est Santa Rosa). Le parcours suivi correspond à la partie centrale de la Pampa, par le sud de la province de Cordoba, et tous les bons auteurs mettent en avant le gradient entre une Pampa humide à l’est, et une Pampa sèche vers l’ouest. Mais la morphologie agraire sous la forme de parcelles quadrangulaires, bien apparente du fait de l’enclosure systématique, et une occupation de l’espace par champs et prairies quasi complète, avec au total un semis régulier de bâtiments agricoles en partie masqués par des bosquets, m’a donné l’impression d’une occupation maîtrisée de l’espace. On a pu voir, à partir de la route, des barrières blanches, régulièrement espacées, portant un nom, et un chemin perpendiculaire menant à des bâtiments avec silos plus ou moins éloignés.

Nous avons traversé des bourgades qui regroupaient entrepôts, garages, commerces de gros, magasins de vente de matériels agricoles, et organisés selon un plan quadrangulaire banal. Il n’a pas été possible de mesurer leur répartition dans l’espace pampéen, mais les cartes routières confirment la présence d’un système de type christallérien, ce qui est classique en ces espaces de colonisation agraire mis en valeur il y a peu.

Le survol aérien a bien montré le gradient est-ouest. On passe d’une campagne verdoyante à des espaces de plus en plus gris et ocres, marqués par la sécheresse de plus en plus nette jusqu’au piémont. Les nombreux étangs de retenue, aux contours biscornus et aux trois quarts vides, se font de plus en plus nombreux vers l’ouest. En revanche peu de périmètres irrigués sous la forme de ces cercles rencontrés dans la plaine nord-américaine.

Un autre aspect est la quasi absence de cours d’eaux dans cette vaste plaine uniforme. Il semble ne pas y avoir un réseau hydrographique hiérarchisé en ce plat pays, et sous les rares ponts que nous avons franchis le lit des rivières était quasiment à sec. Enfin à proximité de Rio Cuarto des nuages de poussière qui obscurcissaient l’horizon témoignent d’une érosion éolienne sur les sols dénudés, érosion facilitée sans doute par le climat de sécheresse et la chaleur ressentie par les uns et les autres lors du repas, au demeurant fort sympathique, pris à l’université.

Trois exemples d’exploitation

Nous avons visité trois établissements plus que des exploitations agricoles au sens où nous l’entendons habituellement. La question est celle de leur exemplarité quant aux systèmes de la Pampa ?

1/ Une exploitation laitière au sud-ouest de Rio Cuarto, dans la région de Santa Catalina. On nous l’a présentée comme une « crémerie ». Il s’agit d’une exploitation couvrant 1 900 hectares, avec un troupeau laitier de vaches de race holstein d’environ 1000 têtes, fournissant 22 000 litres de lait par jour. Le système de culture repose sur une rotation quinquennale : trois ans de luzerne un an de maïs et un an de blé et avoine. Ce afin de nourrir le troupeau.

A une salle de traite automatique d’au moins vingt postes s’ajoute une aire de rafraîchissement, sous la forme d’un manège avec arrosage automatique lors de l’attente de la traite.

Les veaux sont vendus et les femelles conservées pour le renouvellement.

Une dizaine de salariés sont occupés pour les opérations de production du lait.

On n'a rien su quant au personnel pour les cultures, ni sur la constitution physique de l'exploitation et la propriété.

On a beaucoup discuté pour savoir les prix, les aides reçues, le degré d'intégration. J'avoue ne pas avoir bien saisi. Des collègues pourront en dire plus.

2/ La vaste estancia d'El Durazno reconvertie en collège agricole suite à un don effectuée en 1951 par la propriétaire à une congrégation religieuse, en l'occurrence les salésiens de Don Bosco, associant une école primaire et un collège agricole, avec internat, recrutant une trentaine d'élèves par an dans une vaste région couvrant la province de Cordoba et même au delà, ce dans des ménages agricoles de condition sociale modeste et payant 220 pesos par mois.

L'origine de l'estancia est un lot de 5 000 hectares attribué en 1988 à un certain Ambrosio Olmos, gouverneur de la province de Cordoba et ami personnel du président Roca. Lot découpé aux dépens d'anciennes terres indiennes.

Les bâtiments associent l'ancienne maison de maître, chapelle, bâtiments d'exploitation d'époque (fromagerie, laiterie) le tout dispersé dans un vaste parc de 75 hectares, dessiné par un paysagiste allemand au tournant du siècle dernier. Une allée, bordée d'arbres, de près de 5 kilomètres mène à l'ancienne gare du chemin de fer localisée à l'origine en fonction de la présence de l'estancia.

A la mort de la veuve en 1951, laquelle vivait à Buenos Aires dans un hôtel particulier, qui abrite aujourd'hui la nonciature, les salésiens en ont hérité, à charge pour eux d'en faire une école primaire puis un collège agricole. L'école semble bien intégrée dans le milieu local. Il y a accord avec des écoles primaires du voisinage. L'exode rural a vidé les campagnes proches nous a dit le directeur, lequel habite à Rio Cuarto, à 40 minutes.

La propriété fait 5 000 hectares (mais la famille aurait possédé une quarantaine de milliers d'hectares) dont 800 ne sont pas cultivés. Une rotation maïs/ soja se fait sur 2300 hectares. Il n'y a pas de culture d'hiver du fait de la sécheresse. Le système d'irrigation qui existait autrefois à partir d'une nappe souterraine aurait été abandonné dans les années 1960.

Le reste de la propriété est en prairies et réservé à un élevage extensif en pâturage libre. On a aperçu un feed-lot. Le cheptel serait de 1 200 bovins dont l'alimentation se fait par des tourteaux produits sur place, dont 160 vaches laitières (production de fromages)

La main d'œuvre sur l'exploitation est locale. Douze personnes pour l'agriculture et l'élevage, logés sur place, une quarantaine affectée au secteur technique (?) plus les enseignants. Les élèves, par groupe de cinq, s'occupent de la traite.

On nous a dit également que l'on abattait trois bovins par semaine pour alimenter l'école en viande !

Il a manqué un plan de l'exploitation associée à l'école qui aurait permis de visualiser l'emprise.

Nous n'avons rien su non plus des évolutions récentes du système de culture et de l'éventuelle progression du soja.

3/ l'exploitation porcine dépendant de l'université. Ici je n'ai pas pris suffisamment de notes pour en faire un compte rendu. J'ai seulement noté le non labour de plus en plus répandu sur ces terres de la Pampa sèche, et l'élevage de porcs en logettes en plein champ, ce que l'on retrouve dans nos régions de l'ouest de la France.

Compléments

Afin de mieux comprendre mes impressions, et les confronter aux représentations, j'ai relu ce que disaient les auteurs de trois géographies universelles à propos de la Pampa. Je livre ci-dessous quelques éléments.

C'est dans le dernier volume de sa nouvelle *Géographie universelle* (1894) qu'Elisée Reclus consacre quelques pages à la pampa (il utilise une minuscule pour désigner la région contrairement à d'autres auteurs) qu'il limite à l'espace compris entre les rios Salado au nord et Colorado au sud. La colonisation du territoire n'est pas encore achevée.

Ses remarques sont surtout d'ordre naturaliste. Ainsi il souligne qu'à l'exception d'une seule, les rivières qui parcourent la pampa, au sud du Juramento, n'apportent pas leurs eaux au Parana. Elles tarissent en route. « La rivière Segundo (les rivières sont dénommées du nord au sud par un chiffre) disparaît ainsi en flaques bues par le soleil ». de même le rio Quarto, quant au rio Quinto il se perd dans l'Armanga, la lagune « Amère », dont le flot salé se heurte au pied d'anciennes dunes consolidées.

Plus loin il note que la vraie pampa n'a pas un seul arbre, et tous ceux qu'on y voit, eucalyptus, peupliers, pêchers, même loin des habitations, ont été plantés par l'homme.

Il est peu disert sur les systèmes de culture et les exploitations. Il l'est plus sur les cultures du piémont (canne à sucre, vigne et tabac). Il évoque une rotation maïs/blé et la présence de la luzerne. Les élevages ovins sont plus présents que les bovins.

La plus grande partie du sol se partage en très vastes propriétés, ainsi qu'en témoignent les plans cadastraux où se trouvent inscrits les noms des différents possesseurs. On évalue ces étendues en « lieux carrées » (en moyenne 27 km2, soit 27000 hectares). Elisée Reclus cite un seul acheteur ayant acquis d'un coup 560 000 hectares de la pampa et évoque la lutte entre éleveurs et colons conduisant à la clôture systématique par les fils de fer.

En 1891 il évalue les surfaces cultivées du pays à 3 millions d'hectares dont un tiers dans la seule province de Buenos Aires.

En 1927 P. Denis rédige ce qui concerne l'Argentine dans le tome XV de la *Géographie universelle* publiée sous la direction de Vidal de la Blache.

Il distingue quatre ensembles régionaux, dont l'un est baptisé les plaines argentines, la Pampa n'étant qu'un sous-ensemble de ces plaines.

A propos de la Pampa il insiste sur la diversité du régime et de la hauteur des précipitations entre les différentes parties de cette grande prairie. La végétation naturelle, faite de touffes de graminées entre lesquelles le sol est nu, a été modifiée par les effets de la colonisation et l'introduction de plantes d'origine européenne. Il distingue des sous régions en fonction de l'utilisation du sol formant un éventail du nord au sud : blé et lin, associé à l'élevage bovin dans le secteur dit des colonies, dans la partie centrale de la province de Santa Fé avec des haies de sorbiers constituant un bocage ; région du blé dominant, vers Cordoba ; région du maïs à l'ouest de Rosario ; région des luzernières, là où les sols sont légers et l'eau à faible profondeur (c'est celle que nous avons traversée) dans le sud-ouest de Cordoba ; plus au sud encore la région du blé tendre, et des élevages ovins.

Il revient toutefois sur l'uniformité de la plaine « qui reste… le fait géographique essentiel, facteur éminemment favorable à la colonisation… qui a facilité l'emploi des machines agricoles, simplifié le lotissement, permis d'étendre des procédés d'exploitation identiques. »

Il termine par le rôle et la densité des voies ferrées et la répartition des villes, chacune, centre principal ou secondaire au croisement de voies ferrées étant un centre de services, ces derniers liés au complexe agricole. Entre la ville et l'estancia isolée, pas de village.

Dans la *géographie universelle dirigée par R. Brunet* l'auteur du chapitre sur l'Argentine est notre collègue Philippe Grenier.

Le style et le vocabulaire ne sont plus ceux des auteurs précédents. Mais on retrouve sur la Pampa des notations voisines.

Il parle volontiers des structures élémentaires de l'espace argentin en gradients, foyers, axes et maillages.

Je me contenterai de quelques citations :

« La Pampa, voilà bien la région parfaite, répondant à tous les canons des découpeurs d'espace ; à la fois homogène et polarisée, parce que vaste plaine herbeuse à limon, tempérée et humide sans excès… transformée à partir d'un centre unique en un espace de production agro-pastorale de marché. »

« La Pampa, seul front pionnier argentin qui a abouti. »

« La Pampa devient dans la seconde moitié du XIXème siècle l'une des plus riches régions agro exportatrices du monde, il lui faut un port, un centre de commandement, une ville où accumuler, faire fructifier, dépenser l'argent gagné. Ce sera Buenos Aires. »

Une économie de casino et une réplique de Chicago ?

Grenier ajoute que la structure foncière de la très grande propriété ne se découvre pas à l'œil. Celle ci en effet est divisée en exploitations de plus de 1 000 hectares ou estancias, qui peuvent être dispersées dans l'espace pampéen. On l'a vu avec la veuve Olmos.

Cependant la Pampa a été accaparée au XIXème siècle, en trois épisodes, par 1 200 familles possédant 22 millions d'hectares.

Cette oligarchie foncière est structurée par la Société Rurale argentine, une organisation qui regroupe les grandes familles de propriétaires. Société qui a soutenu le coup d'état militaire des années 1970.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Je n'ai pu me procurer la thèse de R. Gaignard, soutenue à Bordeaux en 1979 : La Pampa argentine, occupation du sol et mise en valeur, y a t-il eu publication ? Ni le livre coordonné par O. Barsky : *La Agricultura pampeana* de 1988.

En revanche j'ai relu l'article de M. Guibert dans l'information géographique d'octobre 1998 : « *Les activités agro-exportatrices de la Pampa argentine : une expansion retrouvée,* » ainsi que la thèse de M. Sili : Crise et recomposition du monde rural de la Pampa, Toulouse 1996, 307 p.

Enfin je signale un article dans le Courrier International (n°994) de la semaine du 19 au 26 novembre 2009 consacré à la sécheresse dans la Pampa : *La Pampa nouveau désert*, dont j'ai fait une copie, adressée au Président Deslondes.

Les Indiens en Argentine

par Brigitte Prost

Tous les guides le disent, Buenos Aires est une « ville blanche » et l'Argentine est « peuplée d'hommes descendus des bateaux ». Et c'est bien la première impression que l'on ressent en découvrant la capitale argentine ; sa morphologie urbaine, ses constructions son « atmosphère » portent les marques de l'Europe que ne dément pas la grande majorité des passants de la rue. Il est facile de refaire ici une rapide histoire coloniale de ce vaste pays, marquée par la très forte immigration européenne de la seconde moitié du XIXème siècle (de 1869 à 1895 Buenos Aires passa de 90 000 à 670000 habitants) et encore de la première moitié du XXème siècle et par l'extermination d'une grande partie de la population indienne qui fait de l'Argentine le pays de l'Amérique Latine qui compte le moins d'Indiens.

Pourtant les Indiens ne sont pas absents de la ville des *Portenos*. Nous les voyons dans les rues, passants métissés par de nombreux brassages et plus souvent humbles cireurs de chaussures, marchands de fleurs ou de cigarettes…

Car cette population, indienne et plus encore métisse, habite peu dans la ville. Elle est repoussée, avec tous les petits employés, chômeurs, déshérités de toutes sortes, dans les quartiers excentrés et dans les bidonvilles de la périphérie.

Chassée de ses terres traditionnelles par la «conquête du désert», déportée vers la capitale portuaire en construction, son ancrage urbain s'est accéléré et accru avec l'immigration intérieure de pauvreté du XXème siècle. Il est difficile de savoir son importance exacte et le rôle économique actuel de ces habitants rencontrés au coin des rues ou dans le quartier de La Boca. Comme tout groupe humain marginalisé, ils sont difficiles à analyser, mais on pense bien que des études leur ont été consacrées ; à nous de chercher au-delà des premières et fugaces impressions.

Une fois laissée derrière nous la ville tentaculaire, alors que nous traversons la Pampa, de plus en plus sèche et vide au fur et à mesure que l'on progresse vers l'ouest, la présence des Indiens diminue, devient ponctuelle, quasi invisible, limitée à une modeste demeure en bord de route (demeure d'Indiens ou de métis pauvres ? le passage de l'un à l'autre est divers et on voudra bien accepter l'utilisation discutable du terme « indien » pour parler de cette population au sang inégalement mêlé). Après la « conquête du désert » effectuée par le général Julio A Roca, 34 millions d'hectares ont été récupérés par l'Etat sur les terres indiennes et attribuées aux *estancieros* ; ils sont à l'origine des grands domaines qui caractérisent la Pampa contemporaine. On ne retrouvera des Indiens que plus tard, en abordant les piémonts et les premières cordillères andines. C'est là qu'ils se concentrent.

La population indienne argentine est estimée à 600 000 personnes, soit 3% de la population totale. Composée de plusieurs centaines de groupes ethniques vivant dans les villes ou dans des communautés rurales, celle qui domine du Cuyo aux frontières chilienne et bolivienne (et au-delà) est essentiellement composée de Quechuas, particulièrement représentés dans les vallées calchaquies et les régions proches. Ces Quechuas sont avant tout petits agriculteurs et éleveurs de moutons, chèvres et lamas. Ils parlent encore parfois la langue de leurs ancêtres, le quechua, même si leur langue

d'usage est l'espagnol ; un témoignage de cette acculturation est leur double dévotion à la Terre Mère, la Pachamama, à laquelle ils dressent des autels de galets et cailloux et à la Vierge Marie du christianisme qu'ils prient avec ferveur dans des églises très belles et soignées. L'intégration relative à la civilisation espagnole, les vagues d'immigration qui touchèrent, plutôt faiblement, ces régions reculées ont entraîné un métissage aux nombreuses nuances qui n'oblitèrent pas la persistance des traits et pratiques indiennes, et ceci d'autant moins qu'on va plus au nord, dans la région de Tucuman et Salta où, plus que dans le *Cuyo*, nous sommes dans des villes fortement indianisées par l'arrivée continue de migrants ruraux. Que l'on se rappelle les visages de ces hommes et femmes portant des enfants dans leurs bras, installés toute la nuit, en longue file d'attente, devant notre hôtel de Tucuman pour être présents, au matin, à l'ouverture du bureau où s'inscrire pour obtenir leurs droits à une allocation familiale destinée aux enfants. Ces visages, cette file d'attente nous interrogent d'ailleurs sur la situation économique et sociale de cette population. Le *Noroeste* détient un des tristes records de pauvreté du pays et possède l'une des sociétés les plus inégalitaires d'Argentine, comme en atteste, dans le paysage, à la périphérie des villes, la juxtaposition de demeures aisées bien closes, de modestes maisons en briques ou en pisée, de bidonvilles et de tas d'ordures.

Notre voyage nous a permis de saisir quelques éléments constitutifs de cette pauvreté et de cette inégalité dans le monde rural des oasis et de l'avant-pays andin tout d'abord, et aussi par la découverte des activités artisanales andines soutenues par le tourisme.

De Mendoza à Salta, alternent oasis luxuriantes et centres urbains, steppes et déserts. Les activités agricoles et la population se concentrent dans les premières, les seconds sont le domaine de la solitude.

Dans le Cuyo, autour de Mendoza, San Juan, San Agustin ou encore La Rioja, une riche agriculture associe le plus grand vignoble argentin, les olivaies, les cultures de fruits (poiriers, pêchers, raisins de table) ou, plus limités, le tabac ou le blé. Plus au nord, à la vigne et aux olivaies s'ajoutent la canne à sucre, les citrus, le maraîchage. Partout cette production agricole est essentiellement assurée dans de grands domaines, intégrés à des centres de conditionnement et de transformation (vins, sucre, citrus) qui emploient une importante main d'œuvre temporaire.

Cette agriculture irriguée de piémont est liée à la longue histoire indienne. Avant même les Incas, avant l'occupation espagnole, les Indiens ont mis au point les techniques d'irrigation qui ont transformé le désert en oasis. Histoire oubliée. Aujourd'hui, les exploitations indigènes ne jouent plus aucun rôle dans cette économie, sinon dans une petite agriculture de subsistance. Entre les domaines irrigués on trouve encore des moyennes exploitations, mais il ne reste aux petits paysans que de petits lopins, souvent aux marges de la steppe.

Comme le migrant venant de la puna bolivienne, le paysan indien est l'ouvrier agricole de ces exploitations. Des bus, des camions le transportent sur les champs à travailler, dans la sucrerie ou les usines de conditionnement. L'embauche suit le cours des saisons. Le reste du temps, ces paysans vivent dans de modestes demeures de torchis ou de parpaings, parfois en villages où les activités sont assez diversifiées, parfois le long des routes proches des villes ou perdus aux limites du désert. Le complément des salaires ouvriers est donc constitué par ces petits lopins. On s'interroge sur ce qu'un âne peut trouver à brouter sur la terre desséchée qui lui est réservé ou ce que peut manger le cheval que l'on voit sur un tas d'ordures encombré de sacs en plastique. Le fossé entre la réalité économique et sociale de ces petits paysans et celle des domaines agricoles du type de l'entreprise viti-vinicole Salentein dans la zone

viticole de Mendoza est plus que choquant. On ne peut douter qu'il y ait ici tous les ferments de conflits sociaux et ethniques qui ne furent guère évoqués mais que l'on pouvait voir si souvent. Se trompe-t-on ? L'Argentine n'est pas parvenue à intégrer cette population rurale autochtone à son développement économique et social et l'arrivée de capitaux étrangers dans l'agriculture n'est pas de nature à faciliter cette intégration.

Toutefois, et même si c'est ici qu'elles sont sans doute les plus nombreuses, ces populations indiennes ne sont pas cantonnées à l'agriculture des oasis ; elles sont aussi présentes dans les villes (mais nous n'avons pu leur consacrer du temps) et dans la montagne où elles semblent quasiment exclusives quoique peu nombreuses.

Là aussi, l'impression dominante est la faiblesse extrême de leur niveau de vie et la grande vulnérabilité de leur existence. Les Indiens des Andes sont d'abord des cultivateurs et des éleveurs. Cultivateurs de minuscules parcelles en terrasses, comme on peut en voir de la route en lacets qui nous conduit sur la puna, par la *quebrada* de Humahuaca, ils profitent de l'humidité relative du fond de vallée. Pour de rares villages en cours de renouvellement, tel Purmamarca déjà bien transformé par le tourisme, adossé à la stupéfiante montagne aux Sept Couleurs (*Cerro de los Siete Colores*), combien de localités n'ont que des maisons de torchis aux intérieurs plus que modestes.

A des cultures de maigre subsistance, ils associent un petit élevage de chèvres, moutons, porcs, lamas. Sur les pentes de la *quebrada* de Humahuaca, on domine, çà et là et encore à près de 4000m, un petit enclos de pierres sèches et une cabane, point de halte pour l'homme et ses bêtes. Beaucoup aussi portent les traces de l'abandon d'une montagne très rude. Sur les pentes du col de l'Inferniello, au-dessus du riant et amène bassin de Tafi del Valle (actif élevage bovin et équin) le versant minéral parsemé de hauts cactus cierges compte quelques familles qui vivent chichement de l'élevage de porcs et de lamas, offerts à l'admiration des voyageurs par un enfant à la recherche d'une petite obole. Derrière lui, quelques étals proposent des souvenirs de ce site à 3042m d'altitude.

Ces éventaires se retrouvent partout où peut s'effectuer un arrêt commandé par la magnificence du site ; ils accompagnent et soulignent le tourisme en développement sur quelques grands axes andins et dans les villes et villages étapes des voyageurs. C'est le cas au Puente del Inca et au dernier poste avant la montée au Christ Rédempteur et à la frontière chilienne ; là domine la vente de la laine d'alpaga tricotée et les tissages. Dans la *quebrada* de Cafayate en revanche, des vendeurs d'ocarinas et de flûtes andines mettent en valeur la belle acoustique et le caractère grandiose de l'*anfiteatro*. Près de Pumamarca, à côté des écharpes en alpaga et des ceintures de cuir, des femmes proposent de menues poupées confectionnées avec des graines et des tissus colorés tandis que, plus haut, à l'Altos del Morado qui, à 4170m, ouvre vers les Salinas Grandes, des Indiens mâcheurs de coca présentent des figurines de lamas, vigognes, grenouilles et serpents gravés sur des plaques de lauze.

En revanche, dans les villes, les boutiques de souvenirs et même les marchés artisanaux montrent que la réalité économique du tourisme échappe largement aux vendeurs indiens et que la production dite artisanale n'est plus guère la norme.

Toutes ces activités de vente le long des routes comme les cultures en montagne restent donc quelque chose de très modeste et ne procèdent que d'une économie de pauvreté. Ces minorités indiennes, population importante de ces régions septentrionales

pourtant, apparaissent totalement marginalisées, géographiquement autant que socialement et économiquement. Malmenées par les conquérants espagnols descendant de la Bolivie et du Pérou, refoulés par les colons venus de l'Est, mises à mal dans leur identité culturelle et humaine, ces populations n'ont jamais vu régler leurs problèmes de vie communautaire et d'intégration.

Certes, « depuis 1983 et la création de l'Institut National des Affaires Indigènes, des droits spécifiques leur ont été accordés. Mais ce n'est qu'après la réforme constitutionnelle de 1994 que ces droits ont pu s'appliquer, du moins sur le papier, à la propriété communautaire de leurs terres ou même à la sauvegarde de leurs différences culturelles et linguistiques. Un pas important a été fait avec la reconnaissance de la préexistence des communautés amérindiennes sur le territoire national » (Géoguide Argentine 2009). La communauté diaguita d'Amaicha del Valle est la seule à qui l'on ait rendu des terres par ordonnance royale de 1716. Aujourd'hui, on n'a guère dépassé le stade de la reconnaissance.

A Quilmès, à quelques kilomètres d'Amaicha, une petite communauté diaguita a repris le combat. Leurs ancêtres, au IXème siècle, avaient construit une ville en terrasses, accrochée à la montagne dominant la vallée de Yokavil, pour prévoir toute attaque extérieure ; vaillants et insoumis, ils résistèrent aux envahisseurs incas puis aux colons espagnols pendant de nombreuses années avant d'être vaincus en 1664 et déportés dans la région de Buenos Aires. Il en résulta une rapide extinction de la ville et de la culture locale.

La réforme constitutionnelle de 1994 a redonné une flamme aux cendres de leur identité. Les Quilmès se sont réorganisés en communauté de villages et défenseurs de leurs droits ancestraux. Ce mouvement communautaire a pris récemment une force nouvelle. La montée des revendications a été déclenchée quand, en 1977, le gouvernement de la province de Tucuman expropria 206 ha des «terres traditionnelles» de Quilmès et décida l'aménagement du site archéologique. En 1992, il le donna en concession pour 10 ans à un homme d'affaires, Hector Eduardo Cruz, contre une redevance annuelle de 110 dollars (qu'il ne paya jamais) ; le site fut partiellement reconstitué et un hôtel fut construit à son entrée. Attaquée en justice par la communauté de Quilmès, cette concession fut annulée par le gouvernement provincial. Cruz poursuivit cependant l'exploitation du site jusqu'en 2007, lorsque la communauté barra l'accès à sa cité sainte et, en 2008, reprit possession du site et ferma l'hôtel.

Derrière cette action, symbole de «la résistance de la Nation Diaguita à l'invasion étrangère» on peut voir un double mouvement. Il y a d'abord la volonté affirmée de reprendre possession du «Territoire des Diaguites», revendication appuyée sur la Déclaration des Droits des Villages Indiens de 1994, sur la constitution de la province de Tucuman et sur l'ordonnance royale de 1716. Or, ce Territoire, s'il est une notion géographique, est plus encore une expression de l'identité, de la culture, de la cosmogonie et de la spiritualité Quilmès inspirée de la déesse-mère, la Pachamama dont l'autel occupe le centre de la cour d'entrée du site. Cette résistance est aussi un acte contre l'occupant qui accapara les ressources et la cité sainte de Quilmès : les *terratenientes* qui ont «usurpé, légué, vendu leurs terres», les exploitants miniers qui ont souillé le milieu et menacé sa survie.

On a senti dans les paroles du guide qui nous accueillait à Quilmès combien la rancœur plongeait loin ses racines. Mais moins que dans l'histoire séculaire, ne faut-il pas voir dans cette révolte identitaire le poids des injustices sociales et économiques qui pèse sur la vie de toute la population indienne ?

Une donnée peut être relevée au terme de ce périple en terres andines et indiennes. Nos interlocuteurs ont peu évoqué les problèmes sociaux de l'agriculture régionale et

singulièrement de ces minorités indiennes. Ils apparaissent comme un pan sombre de la géographie rurale que la luxuriance des oasis et la majestueuse beauté des paysages andins ne peuvent dissimuler.

Brigitte PROST

Remarques sur l'évolution des transports et les choix politiques sous-jacents

par Jean-Pierre Chardon

Notre voyage a permis de constater que l'Argentine a suivi la mutation libérale mondialisée des moyens de transport ; en cela, elle ressemble à ses voisins d'Amérique du Sud. A Buenos Aires, nous avons pu observer, trop rapidement, la requalification immobilière et fonctionnelle des anciens quais du port urbain (logements, services, loisirs).

Comme toute l'Amérique latine, l'Argentine a sacrifié son réseau ferré, tant pour la mobilité des voyageurs que pour celle du fret. Pour la première, il n'y a guère que l'agglomération porteña qui conserve un réseau de liaisons dont le matériel semble d'ailleurs assez désuet. La motorisation automobile reste la priorité pour assurer la mobilité intra-urbaine, partagée entre la voiture individuelle, les taxis et les transports en commun. La circulation viaire est apoplectique aux heures de pointe dans une agglomération très étalée. A noter la présence d'un métro – que nous n'avons pas eu l'occasion d'utiliser. Les deux roues à moteur sont fréquents mais l'usage du vélo insolite.

Le plus spectaculaire nous paraît être l'agonie du réseau ferré dans le reste du pays. Le rail a permis la conquête de la Pampa ; il la sillonne encore mais rouillé, interrompu sur de longues distances, ponctué de gares désertes depuis de nombreuses années. Le libéralisme a systématisé la séparation institutionnelle de l'infrastructure et de son exploitant. Il a permis au secteur privé – souvent, des membres de la ploutocratie – de trouver la formule gagnante : posséder le transport routier, alors que l'Etat fédéral et les collectivités assurent l'entretien du réseau. Au cours du voyage, nous avons remarqué le grand nombre de chantiers routiers d'envergure, notamment aux abords des grandes villes (déviations, rocades, mise à double voie, etc.) Le trafic transandin avec le Chili est entièrement routier, à l'aide de nombreux camions. Pour des derniers, des relais techniques rythment les grands axes où se retrouvent autour des pompes et de quelques boutiques, camionneurs et passagers des autocars de ligne au long cours et à étage.

Un tel contexte rend peu vraisemblable, ou du moins aléatoire, la réalisation du récent projet de ligne de train à grande vitesse entre Buenos Aires et Rosario. Le voyage interurbain par train ne fait pas partie de la culture des populations latino-américaines. Les riches prennent l'avion ou leur voiture, les pauvres l'autocar. La mule ou le cheval, à défaut l'âne pour les plus pauvres, jouent un grand rôle dans les mobilités rurales.

Jean-Pierre CHARDON

Quelques notes sur les petits sanctuaires situés en bordure des routes

par Jean-René Trochet

Nous n'entrerons pas ici dans les détails du culte proprement dit. Rappelons seulement que ces personnages aux vertus exceptionnelles, christianisés et souvent martyrs – les figurines du Gauchito Gil l'assimilent partiellement au Christ en croix – composent une catégorie assez large en Argentine, dans laquelle il faut ranger aussi Evita Peron. Nous avons surtout noté à l'occasion du voyage que l'apparition et la transmission du culte du Gauchito Gil s'insèrent dans un processus spatial de longue durée. L'absence d'églises dans les rares villages des pampas et des déserts traversés est un indice de la difficulté originelle de l'Eglise catholique à contrôler l'ensemble du territoire. A l'inverse, la présence de sanctuaires du Gauchito Gil sur les grandes routes de toute l'Argentine, et dans des endroits parfois inattendus, atteste la puissance d'un sentiment religieux populaire qui appartient incontestablement à l'identité nationale (le personnage est en effet ignoré dans les pays voisins). Cet aspect a-t-il gêné la recherche universitaire sur le sujet ? Il ne semble en tout cas pas exister d'ouvrage scientifique d'ensemble sur le Gauchito Gil (rapide sondage dans plusieurs librairies de Buenos-Aires, dont le fameux « Ateneo », et sur internet).

De façon plus immédiate, le culte du Gauchito Gil, et dans une moindre mesure celui des autres personnages faisant l'objet de sanctuaires spontanés (la Difunta Correa etc.), traduit une certaine appropriation populaire de la route. L'emplacement de la majorité des sanctuaires à proximité de lieux où l'on peut se garer, et quelques témoignages recueillis, montrent que les camionneurs ont joué et jouent encore un rôle déterminant dans la perpétuation du culte. Il faudrait déterminer si ces sanctuaires ont aussi le rôle de repères spatiaux au long des centaines de kilomètres souvent monotones parcourus par les camionneurs. La plupart d'entre eux sont par ailleurs construits sur les accotements, c'est-à-dire prélevés pour beaucoup sur l' « espace public », qu'ils contribuent parfois à faire évoluer lorsqu'ils atteignent des dimensions importantes. Au sud de Jujuy par exemple, sur la route de Salta, a surgi un véritable « complexe » de sanctuaires spontanés et quasi-jointifs, où l'on retrouve la majorité des personnages vénérés par la foi populaire. En dehors des éventuels anniversaires et cérémonies exceptionnelles liées à ces personnages, ce sanctuaire est susceptible de rassembler plusieurs dizaines de « pélerins » en même temps les dimanches ou même les jours ordinaires. Jusqu'à présent pourtant, aucune intervention des pouvoirs publics n'est visible malgré (entre autres) les risques d'accidents liés à ces rassemblements. La « tolérance » des pouvoirs publics semble donc indiquer une complicité *de facto* entre les autorités et la foi populaire, qu'il faudrait pouvoir approfondir.

Jean-René TROCHET